

Préface

Agriculture, de quoi s'agit-il ? et Que faire ?

Pour délivrer la Leçon inaugurale du Groupe ESA (Ecole Supérieure d'Agriculture d'Angers), nous invitons chaque année une personnalité capable de sensibiliser nos étudiants aux grands défis qu'ils auront à affronter au cours de leur vie professionnelle. Nous choisissons cet invité à la fois pour la qualité de son message intellectuel et pour la richesse de sa personnalité, qui peut constituer un exemple à suivre pour les étudiants. Parce qu'à l'ESA nous aimons aider à construire des personnes qui ne pensent pas forcément comme tout le monde, qui seront capables de défricher l'avenir, de créer et de prendre des responsabilités dans les entreprises et la vie sociale, au service du bien commun.

Ce livre reprend cinq leçons¹, qui se complètent et répondent parfaitement à cette exigence : des avis d'hommes et de femme, de citoyens engagés, qui témoignent à la fois par leur pensée et par leur vie, avec des mots simples et compréhensibles. Qui donnent envie d'aller plus loin.

Edgard Pisani, un rebelle bâtisseur : *De quoi s'agit-il ? et Quelle politique européenne ?*

Edgard Pisani est à lui tout seul un vrai livre d'histoire. Il en a acquis une sagesse et une hauteur de vue exceptionnelles : résistant, il a activement participé à la libération de Paris ; plus jeune préfet de France en 1947, il découvre la « conscience paysanne » ; ministre de l'agriculture, il a créé les bases de la modernisation de l'agriculture française et de la politique agricole commune. Les deux principales salles de réunion du ministère rue de Grenelle portent le nom de Sully et Pisani, tout un symbole.

Député, sénateur, maire, chargé de missions à la Présidence de la République, il a vécu de l'intérieur les différentes strates de la vie démocratique française. Haut

¹ Ce recueil ne reprend pas la première leçon inaugurale, qui a été délivrée par le grand historien Emmanuel Leroy Ladurie sur « *Les racines historiques de la paysannerie française* » à la fin de l'ancien régime. En cinq ans. (1789-1793) cette paysannerie a fait crouler la seigneurie, plus vite et plus complètement que dans les autres nations d'Europe. La révolution fut alors suivie d'une grande mutation qui a fait passer le nombre de ruraux de 23 millions vers 1850 aux 600 000 actuels. Cette leçon se situe en effet sur un autre registre que le présent livre, tourné vers la prospective.

Commissaire puis ministre en Nouvelle Calédonie et médiateur au Mali dans le conflit avec les touaregs, il a connu les difficultés concrètes de l'élaboration de la paix. Président de l'Institut du Monde Arabe et du Centre international des Hautes Etudes Agronomiques Méditerranéennes, il a éprouvé les richesses de l'interculturel. Européen concret et de longue date, il a été un des pères de la PAC, député européen et membre de la Commission européenne chargé du développement.

Homme d'engagement, il n'a pas eu peur de poser des actes forts : entrer en résistance pendant la guerre, démissionner du gouvernement en cas de désaccord, censurer le gouvernement. Il est enfin un « dérangeur d'idées » et on se sent intelligent à l'écouter ; les dirigeants agricoles le confient souvent : « *il nous a appris à réfléchir* ».

Il démontre que la jeunesse est d'abord un état d'esprit et non un nombre d'années, et que l'on peut être encore un rebelle à quatre-vingt-dix ans. Cet état d'esprit, que l'on invite à acquérir à l'ESA, d'oser penser autrement, poser des actes, imaginer comment le monde pourrait être différent et comment pourrait être l'avenir, remettre en questions et se remettre en questions. C'est une attitude de fond par rapport à la vie, pas une histoire d'âge mais d'attitude et de volonté.

François-Henri de Virieu, ingénieur ESA et journaliste en vue, écrivait en 1969² : « *Faire le bilan de la politique agricole de la V République, c'est avant tout peser ce qui reste des idées lancées par Edgard Pisani, ministre entre 1961 et 1966* » ; c'est encore le cas aujourd'hui et rares sont les réunions de travail sur le sujet où on n'évoque pas son nom.

Edgar Pisani démarre donc ce livre avec cette question : « *de quoi s'agit-il ?* » ; une question de base et qui résume un état d'esprit que les autres auteurs développeront par la suite. En l'occurrence cette question, qui peut apparaître saugrenue dans le monde moderne, se révèle finalement tout à fait angoissante : « *pourra-t-on se nourrir, pourra-t-on nourrir tout le monde au XXI^e siècle ?* ». Un texte court, mais si simple, si évident, si fort lorsqu'il met en parallèle l'évolution énorme des besoins et la limitation de plus en plus forte des facteurs de production, en particulier la terre et l'eau qu'on n'en sort pas indemne, surtout lorsqu'on considère ce qui s'est passé depuis.

En effet, la FAO, qui tient la sinistre comptabilité mondiale des gens qui ont faim, déclare qu'à l'été 2009 l'humanité a franchi une étape particulièrement déshonorante : pour la première fois dans l'histoire, le nombre de gens qui ont faim a dépassé le chiffre symbolique du milliard ; ça n'était jamais arrivé ! Alors même qu'au tournant du siècle les gouvernements avaient fixé des « objectifs du millénaire », dont celui de réduire de moitié la pauvreté d'ici à 2015, c'est

2 Dans son livre « *Bilan de la politique agricole de la V République* », chapitre « *Au commencement, était Pisani !* »

exactement le contraire qu'on observe. La crise alimentaire de 2007-2008, suivie par la crise économique de 2008-2009, font que le nombre de pauvres et en particulier de gens qui ne mangent pas à leur faim, bien loin de décroître, augmente de 50 à 70 millions par an soit presque autant que l'augmentation de la population mondiale (80 millions par an). Il est donc maintenant légitime de se poser une question qui, il y a encore quelques années, aurait paru inutilement alarmiste : en 2050 combien de gens auront faim : 1 milliard ? 1,5 milliard ? 2 milliards ? Et dans ce cas, pourrons-nous vivre en paix ? Les deux plus vieux métiers (masculins) du monde, paysans et militaires, sont de nouveau intimement liés : si les premiers échouent, les seconds reprendront la main.

Nos contemporains d'Europe de l'Ouest sont persuadés que la qualité de la nourriture dans leurs assiettes pose problème et se focalisent sur cette question. Mais au niveau de l'humanité et de la planète, on a d'abord affaire à un problème de quantité impliquant de trouver de toute urgence des nouveaux moyens pour produire plus (et mieux) avec moins, et de moins gâcher.

L'ancien ministre de l'agriculture « de référence » ne nous laisse pas sur ce simple constat de l'immense difficulté qu'aura le monde à nourrir le monde, il esquisse de vraies pistes de solutions et en particulier celle d'une politique européenne agricole, alimentaire, rurale et environnementale. On ne peut que regretter que son tour soit passé et qu'il n'ait pas eu l'occasion d'être de nouveau aux affaires pour mettre en œuvre concrètement les grandes lignes de cette politique radicalement nouvelle...

Geneviève Ferone, une sentinelle de la planète :
Réchauffement, nous n'avons plus le temps et devons construire
une nouvelle démocratie planétaire

Docteur en droit international économique, Geneviève Ferone ne s'est pas contentée d'un parcours classique et lucratif dans de grands cabinets internationaux au service de la mondialisation. Elle a décidé de faire mieux, plus utile. Elle a débuté avec une première carrière dans l'éthique des entreprises, en défrichant un terrain totalement nouveau : la notation sociale et environnementale des entreprises cotées en bourse. L'idée était de donner des outils aux citoyens et aux investisseurs pour qu'ils puissent réfléchir et mettre en avant dans leur choix, non seulement les perspectives de rentabilité financière à court terme, mais aussi la traduction concrète des valeurs montantes de la société : le respect de l'environnement et des citoyens (salariés, consommateurs, voisins, etc.).

Elle a alors amorcé une deuxième carrière, constatant par expérience et observation directe l'urgence absolue de bouger avant qu'il ne soit « trop tard pour la planète », en devenant directrice du développement durable de la très grande entreprise multinationale Véolia. Elle ne s'occupe pas à proprement parler d'agri-

culture. Elle est venue à l'ESA parler tout simplement de l'avenir de l'humanité, et marteler avec une grande force de conviction ce message angoissant : nous n'avons plus le temps d'attendre. D'après elle, la ressource la plus rare aujourd'hui n'est assurément plus le pétrole ou l'eau, ni même l'intelligence ou la sagesse, c'est tout simplement le temps. Le compte à rebours a commencé car pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, géographie et civilisation vont entrer en collision frontale à cause d'un réchauffement climatique dont les conséquences pourraient être tout simplement... vitales. Et l'échéance qu'elle nous décrit se situe à peine à la moitié de la vie professionnelle des étudiants actuels, autour de l'année 2030. Si la nouvelle génération ne réussit pas à faire bouger nos sociétés dès le début de sa vie professionnelle, cela pourrait aller très mal pour leurs enfants ! C'est aujourd'hui, tout de suite et vigoureusement qu'il faut agir, car sinon ce n'est plus de vie meilleure et de confort que l'on parlera, mais de simple survie dans une planète plus chaude et aux ressources dramatiquement finissantes.

Elle parle aussi avec une « touche féminine » particulièrement importante et bienvenue dans une école où la moitié des étudiants sont des étudiantes, et son propos, pour angoissant qu'il soit, ne paralyse pas, il motive fortement pour l'action.

Mais la réflexion doit aller encore au-delà : puisque nous sommes de plus en plus nombreux et que les ressources sont de plus en plus limitées, y a-t-il encore une place pour l'éthique et la démocratie ? Geneviève Ferone se lance donc dans cette réflexion : comment arriver librement à changer nos modes de vie tout en respectant le droit de ceux qui n'ont rien à améliorer leur sort ? La démocratie planétaire peut-elle progressivement constituer la plate-forme d'un projet de civilisation commun ?

Bernard Chevassus-au-Louis, une modestie rayonnante : *Sauvegarder la biodiversité et refonder la recherche agronomique*

Bernard Chevassus-au-Louis est un exemple de « tête bien faite ». Question formation, difficile de faire mieux lorsqu'on a été reçu major de sa section de biologie à l'École normale supérieure, et qu'on est sorti à nouveau major de l'agrégation en sciences naturelles, avant d'obtenir tout aussi brillamment un doctorat. Il choisit d'être chercheur et en gravit tous les échelons, jusqu'au grade de « directeur de recherche de classe exceptionnelle ». Sa spécialité est la domestication et l'amélioration génétique des poissons, en particulier des salmonidés (truites, saumons, ombles) mais aussi d'autres espèces de poissons tempérés ou tropicaux comme les carpes et les tilapias, ainsi que des mollusques et crustacés.

Ce touche-à-tout a passé sa vie à élargir sa vision, en s'occupant d'agronomie, de santé des animaux, d'agroalimentaire, de sécurité sanitaire des aliments, de

génie biomoléculaire, de concertation sur les OGM, de développement durable et de biodiversité. En France et en Europe, au Canada, au Maghreb, en Guinée, etc. Il a ainsi fait preuve d'une ouverture intellectuelle tout à fait exceptionnelle dans notre société souvent si cloisonnée.

Il a également su conserver cet esprit de curiosité et entretenir sa vocation de chercheur dans toutes les situations professionnelles qu'il a rencontrées. Ce ne fut probablement pas simple de garder en toutes circonstances du temps de travail au laboratoire, compte tenu de l'ampleur des responsabilités qui lui ont été confiées, mais ce fut une sorte d'ascèse personnelle, une volonté de maintenir un lien avec toute la complexité du réel. Depuis le début des années 1990 il n'a en effet cessé d'être directeur général, président ou vice-président de très grands organismes ou comités de réflexion. Tout d'abord de sa maison mère, l'Institut national de recherche agronomique, ensuite du Centre national d'études vétérinaires et agroalimentaires, de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments, du Groupe de concertation du Commissariat général au plan sur les OGM, du Muséum national d'histoire naturelle, de plusieurs comités stratégiques de l'Agence nationale de la recherche, etc. Un sens du service et une capacité d'exercer des responsabilités, y compris sur des sujets très contestés, qui semblent en symbiose avec la charte de notre Groupe qui souhaite « *former des hommes et les femmes créateurs et responsables, compétents et tournés vers l'action* ».

A travers ces expériences, il a pu aborder la question du vivant à partir de multiples points de vue et avec des gens de cultures très différentes, et acquérir une « tête bien pleine ». Cette longue pratique de direction d'équipes d'intellectuels très compétents, experts et chercheurs, aurait pu lui faire cultiver une certaine arrogance, vulgairement lui donner la « grosse tête ». C'est exactement le contraire qui s'est passé. Voilà un homme qui cultive opiniâtrement la modestie, montre avec un réel talent pédagogique l'immensité de ce qu'on ne connaît pas, et qui, chaque jour, nous remet devant le défi si important pour l'avenir d'une meilleure connaissance et d'une meilleure maîtrise de la Nature.

Il incite aussi à la prudence : nous savons si peu de choses, n'en faisons pas trop, ne provoquons pas, par notre irresponsabilité, des réactions en chaîne que nous ne pouvons pas prévoir, avançons pas à pas, résolument, mais respectueusement.

Car, au-delà de l'épuisement des ressources et du réchauffement, un autre danger menace notre monde, celui de la baisse radicale de la biodiversité. Dans un premier temps, il peut paraître beaucoup moins préoccupant (on peut probablement survivre avec moins d'ours et de baleines). Bernard Chevassus-au-Louis nous convainc cependant qu'il n'en est rien. D'abord il montre l'état de notre ignorance ; il peut y avoir un caractère présomptueux, voire comique, de se mettre à compter ce qu'on ne connaît pas, quand on a déjà tant de mal à

maîtriser ce qu'on croit connaître. Pourtant il nous explique que si on a identifié tout ce qui est gros sur cette terre, les éléphants et les baobabs (et en définitive déjà près d'1,7 millions d'espèces vivantes), on ne connaît presque rien de ce qui est tout petit, et en particulier d'une taille inférieure au millimètre. Il reste probablement entre 10 et 50 millions d'espèces à découvrir, sans parler des unicellulaires et les bactéries qui se comptent par milliards, et il serait bien imprudent de penser qu'elles ne servent à rien... Le plus probable est que cette immense diversité est essentielle aux équilibres fondamentaux de la planète. Prendre le risque de couper court à cette biodiversité, comme nous le faisons actuellement en détruisant les principaux gisements que sont les forêts tropicales et les coraux, et en réchauffant le climat, n'est-ce pas prendre le risque de la mise en place d'un nouveau système qui ne soit pas favorable au maintien de la vie humaine sur terre ?

Mais Bernard Chevassus-au-Louis souligne également que les problèmes sont loin d'être seulement techniques, et que pour être à la hauteur il va falloir rapidement bouleverser toutes nos manières de voir et de s'organiser. À commencer par la recherche agronomique qui a mis au point un modèle d'innovation extrêmement efficace au XIX^e et XX^e siècle et permis de nourrir 4,5 milliards d'habitants de plus au XX^e siècle, mais qui touche actuellement à ses limites. Lui qui a été amené à y exercer d'éminentes responsabilités, nous l'explique avec des mots justes : les simplifications qui ont été efficaces jusqu'à aujourd'hui deviennent maintenant appauvrissantes, et le divorce qui s'est consommé entre écosystèmes et agrosystèmes ne peut tout simplement plus durer ; il faut reprendre les choses sur le fond, à partir d'une triple alliance entre les sciences agronomiques, sociales et écologiques. Si nous voulons mettre en œuvre une agriculture écologiquement intensive et « doublement verte », ça n'est pas simplement en laboratoire qu'on pourra le faire, et il faut transformer peu ou prou chaque agriculteur en chercheur, pour inventer non pas l'agriculture du futur mais les 35 000 agricultures du futur, chacune adaptée aux conditions micro locales.

Axel Kahn, une exigence du savoir et un humanisme en action :

Faut-il avoir peur de la biologie et du progrès ?

Axel Kahn est un autre bûcheur ; aucun des honneurs, aucune des charges qui lui ont été confiées ne l'ont été par hasard. Digne fils de l'école républicaine, il a cumulé par son travail un nombre impressionnant de reconnaissances académiques : Concours général, deux doctorats (sciences et médecine), lauréat de l'Académie Nationale de médecine, médaille d'argent du CNRS, doctorats honoris causa des universités de Louvain, Montréal, et Québec, etc., il constitue un véritable exemple pour des étudiants de Grandes écoles, eux aussi engagés dans la voie exigeante de la conquête du savoir. Il sait garder l'esprit clair, signe

d'une vraie maîtrise de son sujet, et possède ce talent rare d'expliquer par des mots simples les choses apparemment les plus compliquées.

C'est un professionnel ; médecin, chercheur, directeur du prestigieux Institut Cochin, puis de l'Université Paris V Descartes, il s'est affronté à la réalité dans tous ses aspects, scientifiques et techniques, humains, mais aussi économiques. Il a la charge de conduire des équipes nombreuses, de les financer, de faire en sorte que le « navire garde le cap » dans la concurrence internationale. Il exerce au jour le jour un métier assez proche de ceux auxquels nous préparons nos ingénieurs.

C'est un homme curieux, soucieux du bien public, capable d'engagement et pétri d'humanisme. Il a toujours fait beaucoup plus que son simple travail de recherche ou de directeur d'institut, pour rendre notre monde plus vrai, bon, et beau, suivant en cela les préceptes des philosophes grecs, et ceux de son père, qui lui a laissé pour tout viatique ce simple conseil : « *sois raisonnable et humain* ».

Il a été membre du Conseil Scientifique de l'Office Parlementaire d'Evaluation des Choix Scientifiques et Technologiques, administrateur du Mouvement Universel de la Responsabilité Scientifique, président du Groupe des Experts de Haut Niveau sur les Sciences de la Vie auprès de la Commission Européenne, membre du Comité Consultatif National d'Ethique. Il a su rendre d'insignes services à son pays, qui lui ont valu d'être élevé au grade d'Officier de la Légion d'Honneur, du Mérite et du Mérite agricole et Chevalier des Arts et lettres, mais sans perdre sa liberté d'homme qui l'a conduit à démissionner chaque fois qu'il l'a jugé nécessaire pour honorer ses idées.

D'origine médicale, sa compétence et sa curiosité intellectuelle se sont étendues à l'agriculture, puisque, de 1988 à 1997, il a présidé la Commission de génie biomoléculaire du ministère de l'Agriculture. Il a ainsi eu à connaître de l'intérieur les débats vifs sur les OGM et les autres applications des biotechnologies à l'agriculture et l'alimentation.

« *Est intelligent celui qui me rend intelligent, et est profondément humain celui qui m'aide à assumer mes responsabilités d'homme* ». Axel Kahn mérite pleinement cette phrase.

Dans cette situation dramatique du début du XXI^e siècle, la ressource dont nous disposons encore, c'est la biologie. Le siècle du pétrole et de la chimie se termine avec l'arrivée de problèmes apparemment insolubles, et on ne voit pas très bien comment ces deux ressources vont pouvoir rebondir et nous sauver la mise via de nouvelles découvertes. Heureusement, les biotechnologies, elles, semblent avoir encore beaucoup de réserves, et nous n'aurons d'autre choix que de les exploiter au maximum. Mais elles font peur car elles touchent à la vie. Axel Kahn nous explique ce qu'il en est exactement ; après un retour historique sur l'arrivée de ces technologies au cours des âges et singulièrement du XX^e siècle, il analyse les raisons profondes de cette incroyable division de l'opinion, extrêmement

favorable à l'application de ces techniques en médecine mais tout à fait opposée à ces mêmes techniques en agriculture. Du coup, il nous fait faire le détour par la notion de progrès ; en effet une grande question interroge l'humanité depuis les philosophes Grecs : le « vrai » mène-t-il au « bon » ?, la science peut-elle mener au bonheur et à la justice ? Il la revisite en montrant comment cette question se pose aujourd'hui avec une acuité nouvelle nécessitant une refondation des rapports entre la science, l'économie et l'art de vivre ensemble.

Michel Griffon,

L'audace d'inventer une nouvelle agriculture « écologiquement intensive »

Ingénieur agronome (Paris-Grignon) et économiste, Michel Griffon n'a eu de cesse de chercher et de diffuser de nouvelles idées pour construire un monde plus juste, via une agriculture à la hauteur des enjeux du XXI^e siècle et un développement durable.

Après avoir été directeur d'Etudes dans le domaine des politiques agricoles et des politiques de recherche en agronomie à la SEDES (Caisse des Dépôts et Consignations), il intègre le Ministère de la Coopération de 1982 à 1986 comme Sous Directeur à la Recherche et Secrétaire des Programmes.

Il rentre ensuite au CIRAD (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement) comme chargé de l'économie à la Direction scientifique puis il y crée une Unité de Recherche en Prospective et Politique Agricole qu'il a dirigée de 1989 à 1999 avant de devenir en 1999 directeur scientifique, puis conseiller pour le développement durable.

Il a créé le Campus Développement Durable du Jardin d'Agronomie Tropicale de Paris (où il préside l'institut d'études du développement économique et social). Il a été secrétaire scientifique de l'évaluation des Centres Internationaux de Recherche Agronomique de la Banque Mondiale (sous la présidence du président de l'Académie des Sciences des Etats-Unis) et président du Comité Scientifique et Technique du Fonds Français pour l'Environnement Mondial.

Depuis 2005, il a intégré l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) où il a été en charge des programmes agronomiques et de la biodiversité puis dirigé le département Ecosystèmes et Développement Durable avant d'en devenir directeur général adjoint.

Fin connaisseur des politiques agricoles des pays en développement, il a sillonné la planète, de l'Amérique Centrale à l'Asie en passant par l'Afrique, non pas pour le seul plaisir de voyager, mais parce que les avancées de la recherche ne sauraient s'entendre, selon lui, sans débouchés concrets en termes d'applications et parce que la recherche doit se nourrir du terrain. Il a mené de nombreux travaux, sur les réformes de politiques agricoles à mener et les politiques de recherche agricole

à mettre en place, toujours avec ce credo : un développement agricole durable, écologique, plus productif et équitable pour les producteurs peut voir le jour.

Nous lui avons donc posé la question « *Que faire maintenant ?* », compte tenu de la philosophie de notre école qui s'efforce de « *Regarder le monde avec confiance et mobiliser notre désir de le construire plus juste, équitable et fraternel* ».

Michel Griffon avance ici un véritable programme pour plusieurs générations, la première feuille de route de l'agriculture postmoderne, celle d'après le Grenelle de l'environnement. Et il n'hésite pas à se lancer dans un oxymore en rapprochant deux mots que le bon sens actuel semble trouver inconciliables. Pour lui la réponse est d'abord celle d'inventer une agriculture « écologiquement intensive ». Il faut maintenant dépasser les clivages de la fin du XX^e siècle, entre ceux qui voulaient produire plus (et ils avaient raison : nous avons déjà un énorme problème de quantité pour nourrir 9 milliards d'habitants) et ceux qui voulaient produire mieux (et ils avaient raison également, nous n'avons qu'une planète et nous arrivons au bout de ses ressources). Il faut trouver impérativement le moyen de produire à la fois plus et mieux en consommant moins. L'urgence de la quantité nous oblige à être intensifs, et l'urgence des défis écologiques nous oblige à prendre la voie de l'écologie. Il faut donc trouver le moyen d'intensifier les processus naturels, équilibrés et écologiques ; toujours mieux comprendre comment fonctionne la nature pour l'utiliser à plein régime, chercher un rendement plus élevé par unité de biosphère (et non plus par unité d'intrants artificiels), produire des biens agricoles en même temps que des services écologiques.

Il prolonge cette réflexion sur l'ensemble des politiques agricoles, particulièrement la politique agricole commune européenne, mais aussi celles à mettre en œuvre dans les pays en développement. Il faut impérativement investir à nouveau massivement dans l'activité agricole, respecter les paysanneries et renforcer leurs capacités à faire face elles-mêmes à leur propre avenir.

Il montre ainsi la voie à nos étudiants et chercheurs, celle de l'invention d'une agriculture résolument nouvelle, adaptée aux immenses défis du XXI^e siècle.

Cette intuition commence à se traduire sur le terrain par de multiples initiatives qu'une nouvelle association va tenter de valoriser et de fédérer, « l'Association internationale pour une agriculture écologiquement intensive », présidée par ce même Michel Griffon, et domiciliée au Groupe ESA, dont le manifeste « *Vers une agriculture écologiquement intensive* » est également proposé en annexe de ce livre.

Bernard Chevassus au Louis et Michel Griffon cosignent ensemble une postface inédite à ce livre pour prendre davantage de recul, en réfléchissant sur les « capitaux du développement durable » et la compatibilité entre les nécessaires recapitalisations économiques, écologiques et humaines. Un texte résolument

optimiste : oui, nous pouvons, et donc nous devons, trouver des synergies qui nous permettent de faire les trois en même temps !

La leçon inaugurale d'octobre 2009, prononcée par Patrick Viveret³, complètera cette réflexion en donnant un vrai sens à la grande crise économique des années 2008-2010. Un bref avant-goût fait toutefois l'objet d'une troisième postface à ce livre, « Vive la sobriété heureuse ». Max Weber avait caractérisé l'émergence de la modernité comme celle du passage de « l'économie du salut » au « salut par l'économie ». La crise marque-t-elle la fin de ce cycle, qui avait finalement abouti à la démesure et au mal-être, et où deux catégories d'êtres humains étaient à fond de cale : les pauvres, qu'on avait placés dans des conditions de misère, d'exclusion, d'absence de soins, etc., qui leur rendaient problématique la dignité d'être humain, mais également les riches et les puissants qui, en s'enfermant dans une logique où les autres sont considérés comme des rivaux, se condamnaient à vivre cette magnifique aventure de l'existence à la surface des réalités, dans la solitude et finalement à côté du bonheur. La destruction de la niche écologique où nous vivons (notamment du fait du dérèglement du climat), un mésusage de la révolution du vivant, voire une utilisation des armes de dissuasion massive pouvait en plus conduire l'humanité à en finir prématurément avec sa propre histoire. Il est donc temps de marquer la pause et de se réapproprier collectivement cette histoire.

A l'heure où la modernité s'effondre, par quoi faut-il la remplacer pour reconstruire un monde vivable ? Comment garder le meilleur de cette modernité, en particulier les droits de l'homme, l'émancipation des femmes ou la liberté de conscience, en abandonnant cette course éperdue à l'avoir qui nous a menés à l'impasse ? Quel dialogue mettre en place entre les civilisations pour inventer un avenir à la hauteur des enjeux et redonner du sens à l'aventure humaine ? Comment intégrer en même temps le meilleur des sociétés de tradition : le rapport à la nature, le lien social ou la recherche de sens sans revenir à l'obscurantisme (soumission à la nature, contrôle social, intolérance) ? Quel mieux-être pouvons-nous rechercher collectivement dans une sobriété heureuse qui nous permette de vivre tous sur une planète aux ressources limitées ? Comment vivre ce défi concrètement dans les métiers de l'agriculture et l'alimentation ?

L'ESA tente de relever ce beau défi de notre siècle, comme il l'a fait tout au long au siècle précédent. Nous souhaitons aux lecteurs de nous accompagner sur ce cheminement qui va d'une lucidité exigeante à une éthique de l'action. Car le monde de demain sera bien celui que nous construirons dans les années qui viennent.

3 La leçon de Patrick Viveret (philosophe, magistrat, « conseiller en imaginaire ») ne peut donc malheureusement être incluse dans ce livre qui est paru à la même époque.